Mgr Cénez, O. M. I. — pourrait dire les supplications qui lui parviennent de tous les coins du Basutoland, demandant l'établissement de nouvelles missions. D'autre part, nos églises sont trop petites; car c'est par centaines que se chiffrent les conversions dans beaucoup de missions. Oh! puissions-nous donc voir ici s'accomplir la prophétie d'Isaïe à la Jérusalem nouvelle : « Augmentez l'espace où vous placez vos tentes; étendez les peaux qui les recouvrent; n'épargnez rien! » C'est à vous aussi, cher lecteur, que le prophète s'adresse : oui, n'épargnez rien, mais donnez généreusement pour la diffusion de l'Evangile, le salut des âmes et l'extension du règne de Dieu.

François LAYDEVANT, O. M. I.

L'Œuvre des Oblats dans l'Ouest Canadien.

I. — Origines des missions de la Rivière Rouge.

Ce n'est qu'au début du siècle dernier que nos missionnaires ont commencé l'évangélisation des sauvages du Nord-Ouest Canadien.

Il y avait trois siècles que l'Eglise faisait son œuvre au Canada. Pendant trois siècles, les Récollets, les Jésuites, les prêtres du séminaire de Québec, du séminaire de Saint-Sulpice, et les membres du clergé paroissial avaient exercé leur zèle avec succès et fondé l'Eglise canadienne.

Nos fertiles campagnes étaient habitées par une population catholique de plus d'un million d'âmes; les sauvages, convertis par nos missionnaires, formaient d'intéressants groupes de population éparpillés dans le pays; sur les rives de nos fleuves et de nos rivières et jusque dans la profondeur des vallées, comme au cœur des villes prospères, s'élevaient des églises et des monuments religieux

qui attestaient la vitalité de la religion dans ce pays appelé alors du nom de Nouvelle-France.

Après cet apostotat de trois siècles, apostolat d'incessante activité, il y avait encore, dans cette partie de notre pays qu'on appelait autrefois les « Pays d'en haut », des populations plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie, qui naissaient, vivaient et mouraient privées des bienfaits de la Rédemption.

Pauvres peuples, après dix-huit cents ans de Révélation, ils étaient encore assis à l'ombre de la mort ; mais l'heure est venue où la bonne Nouvelle leur sera annoncée.

Des hommes qui ont au cœur la soif du lucre, poussés par le désir d'étendre au loin leur commerce, — celui des fourrures — s'aventurent dans ces régions inhospitalières pour y établir des postes de traite. Il y a quelques traiteurs libres ; mais le commerce des pelleteries est surtout contrôlé par deux sociétés, la Compagnie de la Baie d'Hudson et la Compagnie du Nord-Ouest.

Des Canadiens, à l'esprit aventureux, qu'on a appelés les voyageurs des pays d'en haut, s'en vont prendre du service dans ces compagnies, — surtout dans la Compagnie du Nord-Ouest qui les employait de préférence à toute autre — comme voyageurs et interprètes. En 1806, cette compagnie compte, dans ses différents ports, plus de 1.200 employés, la plupart canadiens.

Un certain nombre d'entre eux s'établissent dans le pays, y prennent des femmes parmi les tribus sauvages et se marient à la mode du pays. Mais, soit dit en passant, sur un point du moins, ils n'ont pas forfait à l'honneur : ils ont élevé les mères de leurs enfants au rang d'épouses légitimes. Voyez-vous ? ces coureurs de bois étaient de bonne race et catholiques jusqu'à la moelle des os. Ils parlent à leurs femmes du prêtre qu'ils appellent, dans leur langage pittoresque, la Robe noire : — « La Robe noire viendra, leur disaient-ils, et la Robe noire vous instruira de la Religion et vous enseignera le chemin du ciel. »

Ce fut principalement à la demande et aux instances de ces Canadiens que des prêtres furent envoyés au Nord-Ouest. L'un d'eux, Jean-Baptiste Lagimodière, mérite bien une mention spéciale.

En 1815, les deux compagnies de traite se faisaient une guerre acharnée à la Rivière-Rouge. Les agissements de la Compagnie du Nord-Ouest mettaient en danger la colonie agricole récemment fondée par lord Selkirk. On savait qu'il venait d'arriver dans l'Est. On lui envoya Lagimodière, avec des dépêches importantes, pour le mettre au courant de la situation, lui mandant de se hâter d'arriver avec des forces militaires pour protéger l'établissement qu'il avait fondé.

Le 1er novembre de cette année-là, Lagimodière quitta le fort Douglas pour Montréal, sans aucun compagnon, et ne prenant que son fusil, une hache et une couverture pour effectuer un trajet d'environ dix-huit cents milles, au cœur de l'hiver et par des sentiers gardés par les agents de la Compagnie du N.-O., — qui avait juré une guerre à mort à l'établissement de la Rivière-Rouge. Lagimodière fut assez habile pour éluder toutes les embûches ; et, le 6 janvier suivant, il remettait ses dépêches à lord Selkirk.

Celui-ci fut si touché de cet acte de dévouement qu'il ne put s'empêcher de demander à son courrier ce qu'il désirait en retour. Ce à quoi Lagimodière répondit sans hésiter : « Des prêtres ; donnez-nous des prêtres. »

Quoi qu'on ait pu dire de ces traiteurs, de ces trappeurs, de ces coureurs de bois canadiens, ce sont eux qui ont appelé le prêtre à la Rivière-Rouge ; et c'est à la suite de leurs sollicitations pressantes que sont venus les missionnaires qui devaient évangéliser les vingt-deux tribus sauvages dispersées çà et là dans les immensités des prairies et des forêts du Nord-Ouest.

De plus, ces Canadiens ont préparé les voies aux missionnaires en se conciliant les sauvages par leurs bons procédés. Pour le Saxon protestant, anglais ou américain,

« *a dead Indian is a good Indian* », un sauvage mort est un bon sauvage, mais il n'en fut jamais ainsi pour les fils de la douce France ou leurs descendants canadiens-français qui ont quelque peu hérité des qualités de la race. Au lieu de faire une guerre d'extermination aux sauvages, ils ont noué des alliances avec eux. « Vous autres, disait un sauvage à un Canadien, vous êtes nos amis ; vous ne nous trompez pas ; vous vivez avec nous comme des frères. » Voilà comment de prime abord la « religion des Français » inspira plus de confiance aux sauvages que la « religion des Anglais ».

Le mérite d'avoir déterminé l'autorité religieuse — Mgr Plessis, évêque de Québec — à envoyer des missionnaires dans le Nord-Ouest, revient d'abord aux voyageurs canadiens et, après eux, à lord Selkirk. C'est lui qui fit adresser une requête à l'évêque de Québec, au nom des catholiques de la Rivière-Rouge, pour lui demander des prêtres. En 1816, étant à Montréal, il écrivit à Mgr Plessis : « Je suis convaincu qu'un ecclésiastique zélé et intelligent ferait un bien incalculable parmi ces gens, chez qui le sentiment religieux n'est pas perdu. Ce serait avec la plus grande satisfaction que je coopérerais de tout mon pouvoir au succès d'une telle œuvre. »

Le noble lord avait entrepris de fonder, au confluent de l'Assiniboine avec la rivière Rouge, une colonie qui fût « une oasis de civilisation au milieu des prairies où erraient les tribus sauvages ». Et il s'était aperçu qu'il ne pourrait jamais grouper des colons, surtout des colons canadiens-français, s'il n'avait un prêtre pour vivre au milieu d'eux. « Vivre consolé et fortifié par la religion, mourir assisté par elle, ç'a été de tout temps la double et suprême aspiration de l'âme canadienne-française. »

En invitant des prêtres à s'établir à la Rivière-Rouge, lord Selkirk, Ecossais et protestant, ne songeait qu'à l'avenir de sa colonie ; mais, dans les vues providentielles, la réalisation de ce projet allait ouvrir les portes du Nord-

Ouest aux missionnaires, appelés à évangéliser les nombreuses tribus sauvages à qui la bonne Nouvelle n'avait pas encore été annoncée.

A d'autres égards, le noble lord mérite le titre de bienfaiteur insigne de l'Eglise de Saint-Boniface. Pour assurer à l'Eglise un revenu convenable, il lui donna, en pur don, la propriété d'une étendue de terrain de vingt milles en superficie, — de quatre milles en largeur sur une profondeur de cinq milles — tout le terrain sur lequel s'élève la ville de Saint-Boniface avec, en outre, les terres avoisinantes. C'est ce domaine que Mgr Taché appelait « la Seigneurie ». Cette généreuse dotation a largement contribué à la fondation des œuvres catholiques dans la ville épiscopale. Les institutions nombreuses d'éducation et de bienfaisance, — collège, pensionnat, hospice, hôpital, orphelinat — qui y prospèrent et ont mérité à Saint-Boniface l'appellation de « *holy city* », la ville sainte, que lui décernent les journaux de Winnipeg, toutes ces œuvres, y compris la construction de la nouvelle cathédrale, ont été rendues possibles par les profits qu'on a réalisés en vendant les terres de « la Seigneurie », don magnifique de lord Selkirk.

II. — Les premiers missionnaires de la Rivière-Rouge.

La requête des Canadiens du Nord-Ouest, adressée à Mgr l'évêque de Québec, appuyée par lord Selkirk, et demandant des prêtres, fut accueillie favorablement. Le 19 mai 1818, les abbés Joseph-Norbert Provencher et Sévère Dumoulin s'embarquèrent à Montréal sur un canot d'écorce pour aller porter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut aux peuplades du Nord et leur dire : « Réjouis-toi, peuple, ton Dieu régnera sur toi. »

Huit semaines après leur départ, le 16 juillet, ils débarquaient sur la rive gauche de la Rivière-Rouge au fort Douglas, en face de Saint-Boniface qu'ils devaient fonder.

Ils étaient les premiers prêtres qui venaient s'établir à l'ouest du lac Supérieur.

Les vertueux prêtres se mirent à l'œuvre avec un courage et un zèle dignes de l'héroïsme qu'ils avaient manifesté en acceptant la mission, exceptionnellement difficile, de porter l'Evangile dans ces immenses contrées. Ils commencèrent, selon les instructions de Mgr Plessis leur évêque, à bâtir une église, une maison pour loger les missionnaires et une école.

En 1822, Mgr Plessis partagea son immense diocèse en plusieurs districts, dont l'un, le plus étendu, fut le district de la Rivière-Rouge. M. Provencher, mandé à Québec, fut sacré évêque de Juliopolis, et reçut la charge de ce district comme auxiliaire de l'évêque de Québec.

Le 16 avril 1844, le Saint-Siège détacha du diocèse de Québec le district de la Rivière-Rouge pour l'ériger en vicariat apostolique, qu'il confia tout naturellement à Mgr Provencher, lui conservant son titre d'évêque de Juliopolis, mais lui confiant une juridiction indépendante de celle de l'évêque de Québec.

Depuis 1818 jusqu'à cette date, dix missionnaires seulement étaient venus aider Mgr Provencher dans son immense district, envoyés par l'évêque de Québec et rappelés par ses ordres. Mgr Provencher avait débuté avec un seul compagnon ; le nombre en fut porté à deux et trois, jusqu'à ce qu'en 1841 il atteignit le chiffre de quatre.

« On est étonné quand on se rend compte de l'immensité du travail que se sont imposé ces prêtres, dont on ne saurait assez louer le zèle, et qui ont porté la Nouvelle du salut jusqu'à des distances étonnantes, franchissant tout l'espace qui se trouve entre la rivière Assiniboine et le Missouri, descendant tous les cours d'eau qui mènent des Etats-Unis à la Baie d'Hudson, s'élançant à travers les interminables plaines de l'Ouest jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses, se multipliant de mille manières, à l'exemple de leur chef, pour atteindre les chrétiens dissé

minés dans ces déserts sans fin et tenter la conversion des tribus infidèles qui erraient en tous sens, à la suite des troupeaux d'animaux sauvages qu'elles poursuivaient. »

Mais l'héroïsme pouvait suppléer au nombre.

En 1844, deux jeunes prêtres de Québec venaient se consacrer aux missions du Nord-Ouest : c'étaient MM. Laflèche et Bourassa. De sorte qu'en 28 ans douze prêtres séculiers seulement étaient venus apporter leur concours à Mgr Provencher. Et, après quelques années, ils s'en retournaient dans le diocèse de Québec, épuisés ou dégoûtés. « Je ressemble, disait un jour le prélat à l'un de ses missionnaires, je ressemble à un chêne qui demeure seul debout au milieu d'une plaine où l'orage emporte tous les autres arbres. »

Mgr Provencher comprit qu'il lui fallait chercher dans une congrégation religieuse les coopérateurs dont il avait besoin. Nous citons ici le R. P. Dom Benoît, auteur de la « Vie de Mgr Taché » :

« Un religieux, dit-il, lié par ses vœux, établi dans le renoncement par une volonté que les épreuves du noviciat ont longuement mûrie et que fortifient sans cesse les grâces de sa vocation, est mieux à l'abri des défaillances de la nature parmi des difficultés et des privations sans cesse renaissantes. Enfin, une congrégation, ce n'est pas un individu, c'est une *légion* : or, pour conquérir d'immenses territoires, il faut une armée, avec son nombre et sa discipline. Les individus n'ont pas de vues uniformes et, en disparaissant, emportent avec eux dans d'autres pays ou dans la tombe leurs projets et trop souvent les premiers essais des entreprises les mieux concertées. « Des prêtres « séculiers, écrivait Mgr Provencher, iront lentement ; il n'y « a pas d'ensemble dans leurs vues, outre qu'ils ne mettent « la main à la charrue que pour un temps, qu'ils trouvent « toujours trop long. » Une congrégation, elle, ne varie pas, comme elle ne meurt pas, mais reste toujours la même, toujours à la même tâche. »

Le vénérable évêque était bien convaincu que les missions sauvages ne prendraient un grand développement qu'avec des missionnaires appartenant à l'état religieux.

Les Oblats de Marie Immaculée venaient d'arriver au Canada. Ils s'étaient révélés, depuis trois ans qu'ils y prêchaient des missions, comme des apôtres intrépides, capables de tous les dévouements. Mgr Provencher songea à s'assurer le concours de ces vaillants auxiliaires. En allant à Rome, il s'adressa au Fondateur de la Société, Mgr de Mazenod, pour lui demander quelques-uns de ses fils spirituels. Mgr de Mazenod, dont le cœur était grand comme le monde, consentit à jeter une fondation jusqu'à la Rivière-Rouge, contrée alors presque entièrement inconnue en France. Il donna des instructions au R. P. Guigues, provincial des Oblats au Canada, plus tard premier évêque d'Ottawa. Celui-ci désigna le P. Aubert pour les missions de la Rivière-Rouge.

Le F. Taché faisait alors son noviciat à Longueil. Il venait d'obtenir la guérison de sa mère en s'offrant au Sauveur du monde pour l'évangélisation des tribus sauvages de l'Ouest. Dès qu'il connut la demande de Mgr Provencher, il alla s'offrir, malgré sa jeunesse, pour ces missions lointaines et sollicita avec instance la permission de leur consacrer toute sa vie. « La manifestation de l'ardent désir qui m'animait, écrivait-il plus tard à sa mère, fut regardée comme l'effet de la volonté de Dieu ; mes offres furent acceptées. Le R. P. Guigues, provincial des Oblats du Canada, me désigna pour compagnon du R. P. Aubert, à qui on remit le soin de fonder la mission. » Il avait 21 ans révolus, manquait de quelques mois pour être ordonné diacre et reçu à la profession religieuse ; il avait l'air plus jeune encore qu'il ne l'était.

Nous n'avons pas besoin d'insister pour faire voir combien providentielle a été la vocation de Mgr Taché, comme missionnaire de la Rivière-Rouge ; et nous allons continuer de citer le P. Dom Benoit pour établir d'une manière

évidente que, dans les desseins providentiels, ce sont les Oblats qui devaient être les apôtres du Nord-Ouest. C'est leur grand mérite d'avoir répondu à l'appel de Dieu et de s'être maintenus à la hauteur de la tâche qui leur incombait.

« Jésus-Christ a été envoyé en ce monde pour souffrir et pour choisir ses apôtres, — pour souffrir principalement : « C'est pour cela, dit-il, que je suis venu à cette heure », mais aussi pour choisir ses apôtres et les envoyer à toutes les nations de la terre ; car lui-même ne devait évangéliser qu'un petit coin du monde. « La parole des apôtres, au contraire, devait retentir par tout l'univers, et le son de leur voix pénétrer jusqu'aux extrémités de la terre. » Mgr Provencher, lui aussi, a été envoyé aux *Pays d'en haut* pour y souffrir et y introduire des apôtres : pour y souffrir d'abord, car les Eglises particulières, comme l'Eglise universelle, « sont plantées dans le sang » ou les larmes ; mais aussi pour y amener des apôtres qui parcourront ces immenses régions dont il n'a évangélisé qu'une petite partie. »

III. — Les Oblats apôtres du Nord-Ouest.

Ce fut en 1845 que les Oblats arrivèrent à la Rivière-Rouge pour se joindre aux premiers missionnaires, qui avaient commencé l'évangélisation du pays, et pour les remplacer bientôt.

Les sauvages avaient ouï parler de ces hommes extraordinaires, qu'ils avaient entendu nommer la « Robe noire », l' « Homme de la prière ». En les voyant arriver à eux, non pas pour s'enrichir à leurs dépens, mais pour leur communiquer les biens éternels, les rechercher parce qu'ils les aimaient sans les avoir jamais vus, — et ils les aimaient au point qu'ils avaient quitté famille, patrie et traversé les mers pour venir à eux — les sauvages se laissèrent toucher. Ils se laissent toucher par les accents de ces hommes, ils se laissent subjuguer par cette Religion

extraordinaire, ils tombent à genoux au pied de la Croix : l'eau sainte coule sur leur front, et ils se lèvent régénérés, commençant une vie nouvelle et faisant revivre dans ces solitudes des vertus dignes des premiers chrétiens formés par les apôtres.

L'un d'eux revenait à la mission après une année d'absence, et il demandait au missionnaire s'il allait lui donner le Pain qui est Jésus-Christ. — « Oui, dit le Père, mais il faudra te confesser d'abord. — Et pourquoi ? demande le sauvage. — Pour dire tes péchés. — J'ai été baptisé ; et, après qu'on a été fait enfant de Dieu, on ne peut plus faire de péchés. »

La bonne Nouvelle se répandit ; les missionnaires suivaient les chasseurs dans les prairies à la poursuite du buffle, dans les forêts à la recherche des fauves ; ils prêchaient, enseignaient, catéchisaient, baptisaient, dressaient partout des autels sur lesquels la Victime sainte était immolée. Et ils arrivèrent ainsi jusqu'aux limites du continent, sur les bords de la Mer Glaciale, après vingt années de courses apostoliques.

En 1864, le P. Grollier arborait l'étendard de la Croix dans ces lointaines régions. Jeune encore, à l'âge de trente-huit ans, épuisé par des travaux excessifs, des privations de tout genre, il était arrivé au terme de sa carrière. Couché dans sa misérable cabane, avec son crucifix et son chapelet entre les mains, les yeux levés vers le ciel, sentant qu'il allait quitter la terre, après avoir recommandé de l'enterrer au milieu des sauvages, il expira, murmurant ces paroles : « Je mourrai content, maintenant que j'ai vu l'étendard de Notre-Seigneur élevé jusqu'aux extrémités de la terre. »

Le premier triomphe de la religion, par l'apostolat des missionnaires, c'est l'extension du royaume de Jésus-Christ, *in fines orbis terræ*, jusqu'aux extrémités du monde.

Mgr Ray, évêque auxiliaire de Québec, dans son sermon à l'inauguration de la cathédrale de Saint-Boniface, disait :

« J'ai suivi avec émotion les routes pénibles et presque sanglantes par où sont arrivées en ce pays la foi catholique et sa compagne inséparable, la vraie civilisation. Et je me demande s'il est dans l'histoire de l'Eglise beaucoup de pages, je ne dis pas supérieures, mais égales à celles-là. » Et encore : « L'évangélisation du Nord-Ouest est le plus beau fleuron de la couronne que portent les fils de Mgr Mazenod. » Enfin, il citait un protestant qui disait au siècle dernier : « Ce siècle ne peut rien montrer de plus grand que la figure du Missionnaire Oblat. »

Nous pourrions facilement, en reproduisant ce qu'ont publié nos *Missions*, justifier les affirmations de notre vénérable et bienveillant ami. Il nous suffira de rappeler quelques traits de l'apostolat des Oblats au Nord-Ouest canadien pour faire apprécier la grandeur de la tâche et les vertus héroïques qui l'ont accomplie.

Il en coûte des sacrifices à des missionnaires qui s'en vont convertir des nations sauvages et faire de barbares cruels d'humbles disciples de Jésus-Christ. Ces missionnaires, partis de la France et du Canada, pénètrent dans ces solitudes immenses du Nord-Ouest, — immensités de forêts et de prairies. C'est là qu'errent les restes de vingt-deux tribus de sauvages. C'est là qu'ils vont exercer leur ministère, qu'ils fournissent — en raquettes, en traîneaux à chiens ou en canot d'écorce — des courses de 400 lieues ; ne trouvant d'autre abri la nuit que la forêt, si la forêt est là, d'autre couche que la terre ou la neige glacée ; se gelant parfois presque entièrement le visage, mais l'âme heureuse et le cœur content, quand, au terme de leurs rudes étapes, ils entendent, comme le P. Gasté, quelque vieux sauvage s'écrier : « Oh ! que je suis heureux que tu sois venu vers nous ! Mon cœur aurait pleuré si tu t'étais montré paresseux ; mais en te voyant, en voyant ton visage défiguré, je reconnais aujourd'hui que ta religion est forte, puisque ni la longueur de la route ni la rigueur du froid ne t'arrêtent. »

Il y a des prêtres, il y a des évêques dans ces contrées sauvages. A un évêque il faut un palais épiscopal. Un jour, ils auront pour palais épiscopal une cabane de vingt pieds de long, vingt pieds de large et sept pieds de haut, — quelquefois une simple tente de toile au milieu des neiges, ou une hutte faite de troncs d'arbres, — pour parquet le sol glacé, pour fauteuil une bûche, pour nourriture un peu de viande sèche et du poisson des lacs, sans assaisonnement, et... jamais de pain. Mgr Grandin, avec ses prêtres, pendant trente-cinq ans, n'a pas eu une bouchée de pain à manger.

Est-ce que tant de privations les ont jamais découragés? Non. Une année (1848), le P. Aubert écrivait au P. Taché et au P. Faraud : « La révolution survenue en France tarira peut-être les ressources de la Propagation de la Foi; peut-être aussi serons-nous obligés de laisser l'œuvre commencée... » En son nom et au nom du P. Faraud, le P. Taché répondit : — « Mon révérend Père, nous ne pouvons supporter l'idée d'abandonner nos chers néophytes et nos nombreux catéchumènes. Nous espérons qu'il nous sera toujours possible de nous procurer des pains d'autel et du vin pour le saint Sacrifice. A part cette source de consolation et de force, nous ne vous demandons qu'une chose : la permission de continuer nos missions. Les poissons du lac suffiront à notre existence, les dépouilles des bêtes fauves à notre vêtement. De grâce, ne nous rappelez pas. »

Dans une circonstance mémorable, où un grand nombre de sauvages, de différentes tribus, étaient réunis pour entendre les explications des missionnaires, — c'était au commencement de l'apostolat des Oblats — des chefs, des hommes qui pratiquaient la jonglerie et autres superstitions, conseillaient aux sauvages de résister à la parole de la Robe noire. C'était le P. Lacombe qui était là pour rencontrer cette multitude. Un chef s'avance hardiment au milieu de l'assemblée et, s'adressant au P. Lacombe : « Tu nous dis que c'est Dieu qui t'envoie ; mais quelle assurance

peux-tu nous donner que ta parole est vraie? » Et il continue sur ce ton, faisant une impression mauvaise sur l'esprit des sauvages.

Le P. Lacombe lui répondit en s'adressant aux autres sauvages : « Cet homme n'a pas de cervelle. Il n'est pas sûr que la Robe noire dit la vérité. Regarde. Tu vois le prêtre : il vit seul dans la forêt ; il n'a pas de famille ; il mourra peut-être seul dans sa cabane ; il n'aura pas un frère, une sœur, son père ou sa mère prés de lui ; ce sera un étranger qui lui fermera les yeux. Il voyage, il se fatigue, il souffre le froid et la faim ; ce n'est pas pour le commerce, pour faire de l'argent, non ; qu'est-ce qu'il cherche? C'est l'âme du sauvage qu'il aime, l'âme du sauvage qu'il veut mener dans le ciel du Grand Esprit. La Robe noire dit la vérité, et c'est le Grand Esprit qui l'envoie pour enseigner au sauvage à le connaître, à l'aimer et à le servir pendant la vie, pour se réjouir avec Lui dans le temps qui durera toujours. »

Si le dévouement des missionnaires ne suffit pas pour attendrir le cœur du sauvage et le gagner, il est un autre dévouement plus touchant auquel il pourra difficilement résister : c'est celui de la Sœur de charité. Parmi les tribus sauvages, une des plus farouches, et des plus attachées à ses superstitions, est celle des Gens du sang, que les Anglais appellent *Blood Indians*. La parole du missionnaire ne faisait guère d'impression sur ces cœurs endurcis par le vice. Les missionnaires pensèrent alors à leur mettre sous les yeux le spectacle d'un autre dévouement que la religion inspire : celui de la Sœur de charité.

Ils s'adressèrent au gouvernement pour obtenir la construction d'un hôpital destiné à recueillir les pauvres sauvages malades ; ils s'engageaient à fournir les gardes-malades.

Le gouvernement, à son honneur, voulut bien consentir à seconder les vues charitables des missionnaires, et les Sœurs de charité de Nicolet acceptèrent la tâche honorable

de se dévouer à cette œuvre qui demandait une générosité peu commune. Et l'on vit alors ces bonnes religieuses quitter leur pays, où elles avaient goûté tant de bonheur, et s'en aller dans ce pays lointain se vouer au service des sauvages les plus barbares du Nord-Ouest.

Trois ans après leur arrivée, le P. Lacombe, instigateur de cette œuvre, visitait les Sœurs à leur hôpital. La Supérieure le conduisit à la salle des malades où se trouvaient huit à dix sauvages malades. Et il vit deux jeunes Sœurs occupées à panser les plaies dégoûtantes d'un vieux sauvage, d'un vieux guerrier de la tribu, remarquable par sa force et sa cruauté. Il avait plus d'une fois enlevé la chevelure à ses ennemis ; et le Père le connaissait, — il avait vainement tenté de le convertir.

— « Eh bien, dit le Père Lacombe au sauvage, comment te trouves-tu dans cette maison ? » Et lui, répondant dans son langage imagé : « Ces Sœurs-là ont dans les doigts une vertu qui guérit. » — « Et que penses-tu des Sœurs ? » — Le vieux sauvage ému lui répondit : « Ces Sœurs ne sont pas mères, mais elles ont des cœurs de mère. »

En voyant de pareils dévouements et une charité si grande, le sauvage a pu comprendre la différence qu'il y a entre un prêtre de l'Eglise catholique et un ministre du protestantisme, — connaître la vraie religion par les œuvres de ses ministres et de ses enfants. Le sauvage a pu dire sans hésitation : « La Robe noire, c'est l'homme de la prière ; et la prière qu'il nous enseigne, c'est la bonne, c'est celle du Grand Esprit. » LOUIS GLADU, O. M. I.

Cliché-Panorama de la Sorcellerie Crise.

Donc, je ne viens pas faire la monographie du sorcier, jongleur ou médecin, ni décrire les mystères de son art plus ou moins surnaturel, dans tous ses développements, complications, bifurcations, divisions et variétés...